

Texte n° 1

(389a) Socrate : Encore un pas ! Examine vers quoi se dirige le regard du législateur qui institue les noms. Pour cet examen, reporte-toi à ce que nous avons dit auparavant. Vers quoi le menuisier, qui fait une navette, dirige-t-il le regard ? N'est-ce pas vers un instrument tel qu'il soit dans sa nature de faire passer la trame ?

Hermogène : Absolument.

(389b) Socrate : Eh quoi ! S'il lui arrive que la navette casse quand il est en train de la faire, est-ce qu'il se remettra à en faire une en attachant son regard à celle qui s'est cassée ? Ou bien, en le tendant vers cette forme idéale qui en était aussi précisément l'objet quand il faisait celle qu'il a cassée ?

Hermogène : Vers cette forme, c'est bien mon avis !

Socrate : Par conséquent, ne sommes-nous pas en droit d'appeler « navette » cette forme qui est navette en soi ?

Hermogène : Selon moi, oui.

Socrate : Le vêtement pour lequel on doit faire une navette est-il léger ? épais ? de lin ? de laine ? de telle sorte qu'on voudra ? Toutes ces navettes, n'est-ce pas, devront avoir forme de navette. Mais, d'autre part, celle qui, pour chaque cas est naturellement la meilleure, (389c) on devra en adapter chaque fois la substance à l'ouvrage qu'il s'agit d'exécuter.

Hermogène : Oui.

Socrate : Pour les autres instruments, il en va, bien sûr aussi, de la même façon. A-t-on découvert l'instrument qui, de nature, est fait pour chaque cas ? On doit l'adapter à la chose en question, et qui entrera dans la confection de l'ouvrage ; non pas comme soi-même on voudrait, mais comme il est naturel qu'il le soit. La percette qui, de nature, semble bien être faite pour chaque cas, on doit savoir l'établir en ayant égard au fer à employer.

Hermogène : Absolument.

Socrate : Et la navette qui, de nature, semble bien faite pour chaque cas, en ayant égard au bois à employer ?

Hermogène : C'est exact.

(389d) Socrate : Somme toute, mon bon, est-ce que le nom aussi, celui qui, de nature, est fait pour chaque cas, ce législateur dont je parle ne doit pas savoir l'établir en ayant égard aux sons et aux syllabes ? N'est-ce pas le regard tendu vers l'essence idéale du nom en soi qu'il doit fabriquer, instituer tous les noms s'il est lui-même fait pour devenir un maître dans l'institution des noms ? Que, d'autre part, chaque législateur ne les institue pas en ayant égard aux mêmes syllabes, (389e) voilà un fait à ne pas du tout méconnaître ! Ce n'est pas non plus, en effet, en ayant égard au même fer que tout forgeron établit le même instrument, alors que c'est en vue de la même tâche qu'il le fabrique, (390a) mais pourtant, aussi longtemps qu'il en reproduira la même conformation, fût-elle en un autre fer, la condition de l'instrument n'en sera pourtant pas moins correcte, qu'il soit fabriqué par quelqu'un de chez nous ou de chez les Barbares. N'est-il pas vrai ?

Hermogène : Absolument.

Socrate : [...] (390b) Quel est, dis, celui qui reconnaitra si la forme convenable de navette a été réalisée en n'importe quelle sorte de bois ? Le menuisier qui l'a faite ou le tisserand qui s'en servira ?

Hermogène : Il y a plus de vraisemblance, Socrate, que ce soit celui qui s'en servira.

Socrate : Quel est, dis-tu, celui qui se servira de l'ouvrage du fabricant de lyres ? N'est-ce pas celui qui saura le mieux présider à la fabrication et connaître, de la chose fabriquée, si elle a été bien fabriquée ou non ?

- 55 Hermogène : Absolument.
 Socrate : Et qui est-ce ?
 Hermogène : Le cithariste [...].
 (390c) Socrate : Et l'ouvrage de notre législateur, qui est-ce qui y présidera le mieux, qui l'appréciera le mieux une fois fait, et cela aussi bien chez nous
- 60 que chez les Barbares ? N'est-ce pas justement celui qui s'en servira ?
 Hermogène : Oui.
 Socrate : Est-ce que ce n'est pas, dis, celui qui sait interroger ?
 Hermogène : Absolument.
 Socrate : Et c'est le même qui sait aussi répondre ?
- 65 Hermogène : Oui.
 Socrate : Et celui qui sait interroger et répondre, lui donnes-tu un autre nom que celui de dialecticien ?
 Hermogène : Non, mais celui-là même. (390d)

Platon, *Cratyle*, 389a-390d, trad. Léon Robin modifiée,
Œuvres complètes, tome I, Paris, Gallimard,
 « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 620-622.

Texte n° 2

- (169a20) L'erreur provient, pour les arguments qui tiennent à l'homonymie et à l'ambiguïté de l'expression, de ce qu'on est incapable de distinguer les sens du terme pris en plusieurs acceptions (certains termes, en effet, ne sont pas faciles à diviser à cet égard : par exemple, l'un, l'être,
- 5 le même), et, (25) pour les arguments qui tiennent à la composition et à la division, de ce qu'on pense qu'il n'y a aucune différence entre l'expression composée et l'expression divisée, comme cela se passe effectivement dans la plupart des cas. – La raison est aussi la même pour les arguments tenant à l'accentuation : on croit que l'intonation grave ou aigüe d'une expres-
- 10 sion n'altère pas sa signification sinon dans aucun cas, du moins rarement. – Pour les arguments qui dépendent de la forme du discours, (30) l'erreur a pour cause la ressemblance des expressions. En effet, il est difficile de discerner quelles choses s'expriment de la même façon et quelles choses s'expriment de façons différentes : car, quand on est capable de faire cette
- 15 distinction, on est pratiquement bien près de la connaissance de la vérité. Mais ce qui pousse surtout à s'abandonner à cette erreur, c'est que nous supposons que tout attribut d'une chose est une substance individuelle, et que nous l'entendons comme quelque chose d'un : (35) car c'est à l'un et à la substance que l'individualité et l'être semblent surtout appartenir.
- 20 Pour cette raison aussi, c'est parmi les réfutations dépendant du discours que ce type de paralogisme doit être placé : en premier lieu, parce que l'erreur se produit plus facilement quand nous examinons le problème avec d'autres personnes que quand nous l'examinons par nous-même (car l'examen qui se poursuit avec autrui se fait par le moyen des discours,
- 25 tandis que l'examen personnel se fait autant, sinon plus, par la considération de la chose elle-même) ; ensuite, il arrive qu'on soit trompé, même dans cette recherche personnelle, (169b1) quand on fait du discours la base de son examen ; enfin l'erreur vient de la ressemblance, et la ressemblance, du discours.

Aristote, *Réfutations sophistiques*, chap. 7,
 trad. Tricot, Paris, Vrin, 2007, 169a20-169b10.

Texte n° 3

Or, quoique ces sortes de définitions de mots semblent être le partage de grammairiens, puisque ce sont celles qui composent les dictionnaires, qui ne sont autre chose que l'explication des idées que les hommes sont convenus de lier à certains sons, néanmoins l'on peut faire sur ce sujet
5 plusieurs réflexions très importantes pour l'exactitude de nos jugements.

La première, qui sert de fondement aux autres, est que les hommes ne considèrent pas souvent toute la signification des mots, c'est-à-dire que les mots signifient souvent plus qu'il ne semble, et que, lorsqu'on en veut expliquer la signification, on ne représente pas toute l'impression qu'ils font dans l'esprit.
10

Car, signifier dans un son prononcé ou écrit, n'est autre chose qu'exciter une idée liée à ce son dans notre esprit, en frappant nos oreilles ou nos yeux. Or, il arrive souvent qu'un mot, outre l'idée principale que l'on regarde comme la signification propre de ce mot, excite plusieurs
15 autres idées qu'on peut appeler accessoires, auxquelles on ne prend pas garde, quoique l'esprit en reçoive l'impression.

Par exemple, si l'on dit à une personne : vous en avez menti, et que l'on ne regarde que la signification principale de cette expression, c'est la même chose que si on lui disait : vous savez le contraire de ce que vous dites ; mais, outre cette signification principale, ces paroles emportent
20 dans l'usage une idée de mépris et d'outrage, et elles font croire que celui qui nous les dit ne se soucie pas de nous faire injure, ce qui les rend injurieuses et offensantes.

Quelquefois ces idées accessoires ne sont pas attachées aux mots par un usage commun, mais elles y sont seulement jointes par celui qui s'en sert ; et ce sont proprement celles qui sont excitées par le ton de la voix, par l'air du visage, par les gestes, et par les autres signes naturels qui attachent à nos paroles une infinité d'idées, qui en diversifient, changent,
25 diminuent, augmentent la signification, en y joignant l'image des mouvements, des jugements et des opinions de celui qui parle.

C'est pourquoi, si celui qui disait qu'il fallait prendre la mesure du ton de sa voix, des oreilles de celui qui écoute, voulait dire qu'il suffit de parler assez haut pour se faire entendre, il ignorait une partie de l'usage de la voix, le ton signifiant souvent autant que les paroles mêmes. Il y a voix
35 pour instruire, voix pour flatter, voix pour reprendre ; souvent on ne veut pas seulement qu'elle arrive jusqu'aux oreilles de celui à qui l'on parle, mais on veut qu'elle le frappe et qu'elle le perce ; et personne ne trouverait bon qu'un laquais, que l'on reprend un peu fortement, répondît : Monsieur, parlez plus bas, je vous entends bien ; parce que le ton fait partie
40 de la réprimande, et est nécessaire pour former dans l'esprit l'idée que l'on veut y imprimer.

Mais quelquefois ces idées accessoires sont attachées aux mots mêmes, parce qu'elles s'excitent ordinairement par tous ceux qui les prononcent ; et c'est ce qui fait qu'entre des expressions qui semblent
45 signifier la même chose, les unes sont injurieuses, les autres douces ; les unes modestes, les autres impudentes ; les unes honnêtes, et les autres déshonnêtes ; parce qu'outre cette idée principale en quoi elles conviennent, les hommes y ont attaché d'autres idées, qui sont cause de cette diversité.

Cette remarque peut servir à découvrir une injustice assez ordinairement à ceux qui se plaignent des reproches qu'on leur a faits, qui est de changer les substantifs en adjectifs ; de sorte que, si on les a accusés d'ignorance ou d'imposture, ils disent qu'on les a appelés ignorants ou imposteurs ; ce qui n'est pas raisonnable, ces mots ne signifiant pas la
55 même chose ; car les mots adjectifs d'ignorant ou imposteur, outre la signification du défaut qu'ils marquent, enferment encore l'idée du

mépris ; au lieu que ceux d'ignorance et d'imposture marquent la chose telle qu'elle est, sans l'aigrir ni l'adoucir. L'on en pourrait trouver d'autres qui signifieraient la même chose d'une manière qui enfermerait de plus
60 une idée adoucissante et qui témoignerait qu'on désire épargner celui à qui l'on fait ces reproches ; et ce sont ces manières que choisissent les personnes sages et modérées, à moins qu'elles n'aient quelque raison particulière d'agir avec plus de force.

Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *Logique de Port-Royal*,
Chapitre XIV, partie I, Paris, Flammarion, 1970, p. 170-171.

Texte n° 4

THÉOPHILE. C'est la nature des choses qui fixe ordinairement ces limites des espèces, par exemple de l'homme et de la bête, de l'estoc et de la taille. J'avoue cependant qu'il y a des notions où il y a véritablement de l'arbitraire ; par exemple lorsqu'il s'agit de déterminer un pied, car, la ligne
5 droite étant uniforme et indéfinie, la nature n'y marque point de limites. Il y a aussi des essences vagues et imparfaites où l'opinion entre, comme lorsqu'on demande combien il faut laisser pour le moins de poils à un homme pour qu'il ne soit point chauve, c'était un des sophismes des Anciens quand on pousse son adversaire,

10 *Dum cadat elusus ratione ruentis acervi*¹.

Mais la véritable réponse est que la nature n'a point déterminé cette notion et que l'opinion y a sa part, qu'il y a des personnes dont on peut douter s'ils sont chauves ou non, qu'il y en a d'ambigües qui passeront pour chauves auprès des uns, et non pas auprès des autres, comme vous
15 aviez remarqué qu'un cheval qui sera estimé petit en Hollande passera pour grand dans le pays de Galles. Il y a même quelque chose de cette nature dans les idées simples, car je viens d'observer que les dernières bornes des couleurs sont douteuses ; il y a aussi des essences véritablement nominales à demi, où le nom entre dans la définition de la chose, par exemple le degré ou la qualité de docteur, de chevalier, d'ambassadeur, de roi, se connaît lorsqu'une personne a acquis le droit reconnu de
20 se servir de ce nom. Et un ministre étranger, quelque plein pouvoir et quelque grand train qu'il ait, ne passera point pour ambassadeur si sa lettre de créance ne lui en donne le nom. Mais ces essences et idées sont vagues, douteuses, arbitraires, nominales dans un sens un peu différent de ceux dont vous aviez fait mention.

25 **§ 10**² PHILALÈTHE. Mais il semble que le nom conserve souvent les essences des modes mixtes, que vous croyez n'être point arbitraires ; par exemple sans le nom de triomphe nous n'aurions guère d'idée de ce qui se passait chez les Romains dans cette occasion.

THÉOPHILE. J'accorde que le nom sert à donner de l'attention aux choses, et à en conserver la mémoire et la connaissance actuelle ; mais cela ne fait rien au point dont il s'agit et ne rend point les essences nominales et je ne comprends pas à quel sujet vos messieurs veulent à toute force que les
35 essences mêmes dépendent du choix des noms. Il aurait été à souhaiter que votre célèbre auteur, au lieu d'insister là-dessus, eût mieux aimé d'entrer dans un plus grand détail des idées et des modes, et d'en ranger

1. Citation d'Horace, *Épîtres*, II, 1, 47 : « Jusqu'à ce qu'il s'écroule sous le choc d'un *sorite* irrésistible ». Le *sorite* ou argument du *tas* (latin *acervus*) consiste à demander à partir de quel nombre des grains de blé font un tas de blé.

2. La numérotation peu cohérente des paragraphes est conforme à celle qui est proposée dans toutes les éditions des *Nouveaux Essais*.

et développer les variétés. Je l'aurais suivi dans ce chemin avec plaisir et avec fruit. Car il nous aurait sans doute donné bien des lumières.

40 § 12 PHILALÈTHE. Quand nous parlons d'un cheval ou du fer, nous les considérons comme des choses qui nous fournissent les patrons originaux de nos idées ; mais quand nous parlons des modes mixtes ou du moins des plus considérables de ces modes, qui sont les êtres de morale, par exemple de la justice, de la reconnaissance, nous en considérons les
45 modèles originaux comme existant dans l'esprit. C'est pourquoi nous disons la notion de justice, de la tempérance ; mais on ne dit pas la notion d'un cheval, d'une pierre.

THÉOPHILE. Les patrons des idées des uns sont aussi réels que ceux des idées des autres. Les qualités de l'esprit ne sont pas moins réelles que
50 celles du corps. Il est vrai qu'on ne voit pas la justice comme un cheval, mais on ne l'entend pas moins, ou plutôt on l'entend mieux, elle n'est pas moins dans les actions que la droiture et l'obliquité dans les mouvements, soit qu'on la considère ou non. Et pour vous faire voir que les hommes sont de mon avis et même les plus capables et les plus expérimentés dans
55 les affaires humaines, je n'ai qu'à me servir de l'autorité des jurisconsultes romains, suivis par tous les autres, qui appellent ces modes mixtes ou ces êtres de morale des choses et particulièrement des choses incorporelles. Car les servitudes par exemple (comme celle par le fonds de son voisin) sont chez eux des *res incorporales*, dont il y a propriété, qu'on peut acquérir
60 par un long usage, qu'on peut posséder et vendiquer. Pour ce qui est du mot *notion*, de fort habiles gens ont pris ce mot pour aussi ample que celui d'*idée* ; l'usage latin ne s'y oppose pas, et je ne sais si celui des Anglais ou des Français y est contraire.

§ 15 PHILALÈTHE. Il est encore à remarquer que les hommes apprennent
65 les noms avant les idées des modes mixtes, le nom faisant connaître que cette idée mérite d'être observée.

THÉOPHILE. Cette remarque est bonne, quoiqu'il soit vrai qu'aujourd'hui les enfants à l'aide des nomenclateurs apprennent ordinairement les noms non seulement des modes, mais encore des substances, avant les
70 choses, et même plutôt les noms des substances que des modes : car c'est un défaut dans ces mêmes nomenclatures qu'on y met seulement les noms, et non pas les verbes ; sans considérer que les verbes, quoiqu'ils signifient des modes, sont plus nécessaires dans la conversation que la plupart des noms, qui marquent des substances particulières.

Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, III, 5
(Des noms des modes mixtes et des relations)
éd. Brunschvicg, Paris, Garnier Flammarion, 1966

Texte n° 5

Le *signe* est une quelconque intuition immédiate, mais qui représente un tout autre contenu que celui qu'elle a pour elle-même ; - [il est] la *Pyramide* en laquelle est transférée et conservée une âme étrangère. Le *signe* est différent du *symbole*, d'une intuition dont la détermination *propre* est, suivant
5 son essence et son concept, plus ou moins le contenu qu'elle exprime en tant que symbole ; dans le cas du signe en tant que tel, par contre, le contenu propre de l'intuition et celui dont elle est le signe ne se concernent en rien l'un l'autre. En tant que *signifiante*, l'intelligence fait preuve, par conséquent, d'un arbitre et d'une maîtrise plus libres dans l'usage de
10 l'intuition qu'elle ne le fait en tant que symbolisante.

Habituellement, le *signe* et le *langage* sont glissés quelque part, comme appendice, dans la psychologie ou encore dans la logique, sans qu'on ait songé à leur nécessité et connexion dans le système de l'activité de l'intelligence. La véritable place du signe est celle qui a été montrée :

15 l'intelligence – qui, comme intuitionnante, engendre la forme du temps et
de l'espace, mais apparaît comme accueillant le contenu sensible et se
formant des représentations à partir de ce matériau – donne maintenant,
en le tirant d'elle-même, à ses représentations subsistantes-par-soi, un
être-là déterminé, elle *utilise comme sa chose* l'espace et le temps remplis,
20 l'intuition, elle anéantit ce que cette intuition contient immédiatement et
en propre, et lui donne un autre contenu pour signification et âme. – Cette
activité créatrice de signes peut être appelée spécialement la mémoire
productrice (la Mnémosyne tout d'abord abstraite), en tant que la mémoire
qui est, dans la vie courante, souvent confondue avec le rappel en et à
25 soi, aussi avec la représentation et l'imagination, et prise comme ayant le
même sens qu'eux, n'a affaire absolument qu'avec des signes.

G.W.F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, III,
trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1988, § 458, Rem, p. 253-254

Texte n° 6

... Or, cette mobilité des mots, faite pour qu'ils aillent d'une chose à une
autre, leur a permis de s'étendre des choses aux idées. Certes, le langage
n'eût pas donné la faculté de réfléchir à une intelligence tout à fait
extériorisée, incapable de se replier sur elle-même. Une intelligence qui
5 réfléchit est une intelligence qui avait, en dehors de l'effort pratiquement
utile, un surplus de force à dépenser. C'est une conscience qui s'est déjà,
virtuellement, reconquise sur elle-même. Mais encore faut-il que la virtua-
lité passe à l'acte. Il est présumable que, sans le langage, l'intelligence
aurait été rivée aux objets matériels qu'elle avait intérêt à considérer. Elle
10 eût vécu dans un état de somnambulisme, extérieurement à elle-même,
hypnotisée sur son travail. Le langage a beaucoup contribué à la libérer.
Le mot, fait pour aller d'une chose à une autre, est, en effet, essentiel-
lement, déplaçable et libre. Il pourra donc s'étendre, non seulement d'une
chose perçue à une autre chose perçue, mais encore de la chose perçue
15 au souvenir de cette chose, du souvenir précis à une image plus fuyante,
d'une image fuyante, mais pourtant représentée encore, à la représen-
tation de l'acte par lequel on se la représente, c'est-à-dire à l'idée. Ainsi va
s'ouvrir aux yeux de l'intelligence, qui regardait dehors, tout un monde
intérieur, le spectacle de ses propres opérations. Elle n'attendait d'ailleurs
20 que cette occasion. Elle profite de ce que le mot est lui-même une chose
pour pénétrer, portée par lui, à l'intérieur de son propre travail. Son
premier métier avait beau être de fabriquer des instruments ; cette
fabrication n'est possible que par l'emploi de certains moyens qui ne sont
pas taillés à la mesure exacte de leur objet, qui le dépassent, et qui per-
25 mettent ainsi à l'intelligence un travail supplémentaire, c'est-à-dire désin-
téressé. Du jour où l'intelligence, réfléchissant sur ses démarches, s'aper-
çoit elle-même comme créatrice d'idées, comme faculté de représentation
en général, il n'y a pas d'objet dont elle ne veuille avoir l'idée, fût-il sans
rapport direct avec l'action pratique.

Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, p. 159-160³

3. Selon l'usage, nous donnons, pour chaque ouvrage de Bergson, la pagination de l'édition originale qu'on trouve reproduite en marge de la plupart des éditions depuis l'édition dite du Centenaire (1959), Paris, Puf, 1991.

Texte n° 7

Il nous faudra suivre de plus près ce passage du monde muet au monde parlant. Nous ne voulons pour l'instant qu'indiquer qu'on ne peut parler de destruction ni de conservation du silence (et encore bien moins d'une destruction qui conserve ou d'une réalisation qui détruit, ce qui n'est pas résoudre mais poser le problème). Quand la vision silencieuse tombe dans la parole et quand, en retour, la parole, ouvrant un champ du nommable et du dicible, s'y inscrit, à sa place, selon sa vérité, bref, quand elle métamorphose les structures du monde visible et se fait regard de l'esprit, *intuitus mentis*, c'est toujours en vertu du même phénomène fondamental de réversibilité qui soutient et la perception muette et la parole, et qui se manifeste par une existence presque charnelle de l'idée comme par une sublimation de la chair. En un sens, si l'on explicitait complètement l'architecture du corps humain, son bâti ontologique, et comment il se voit et s'entend, on verrait que la structure de son monde muet est telle que toutes les possibilités du langage y sont déjà données. Déjà notre existence de voyants, c'est-à-dire, avons-nous dit, d'êtres qui retournent le monde sur lui-même et qui passent de l'autre côté, et qui s'entre-voient, qui voient par les yeux l'un de l'autre, et surtout notre existence d'êtres sonores pour les autres et pour eux-mêmes, contiennent tout ce qui est requis pour qu'il y ait de l'un à l'autre parole, parole sur le monde. Et, en un sens, comprendre une phrase ce n'est rien d'autre que l'accueillir pleinement dans son être sonore, ou, comme on dit si bien, l'entendre ; le sens n'est pas sur elle comme le beurre sur la tartine, comme une deuxième couche de « réalité psychique » étendue sur le son : il est la totalité de ce qui est dit, l'intégrale de toutes les différenciations de la chaîne verbale, il est donné avec les mots chez ceux qui ont des oreilles pour entendre. Et réciproquement, tout le paysage est envahi par les mots comme par une invasion, n'est plus à nos yeux qu'une variante de la parole, et parler de son « style » c'est à nos yeux faire une métaphore. En un sens, comme dit Husserl, toute la philosophie consiste à restituer une puissance de signifier, une naissance du sens ou un sens sauvage, une expression de l'expérience par l'expérience qui éclaire notamment le domaine spécial du langage. Et en un sens, comme dit Valéry, le langage est tout puisqu'il n'est la voix de personne, qu'il est la voix même des choses, des ondes et des bois. Et ce qu'il faut comprendre, c'est que, de l'une à l'autre de ces vues, il n'y a pas renversement dialectique, nous n'avons pas à les rassembler dans une synthèse : elles sont deux aspects de la réversibilité qui est vérité ultime.

Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*,
Paris, Gallimard, 1964, p. 202-204

Texte n° 8

Ni caché, ni visible, le niveau énonciatif est à la limite du langage : il n'est point, en lui, un ensemble de caractères qui se donneraient, même d'une façon non systématique, à l'expérience immédiate ; mais il n'est pas non plus, derrière lui, le reste énigmatique et silencieux qu'il ne traduit pas. Il définit la modalité de son apparition : sa périphérie plutôt que son organisation interne, sa surface plutôt que son contenu. Mais qu'on puisse décrire cette surface énonciative prouve que le « donné » du langage n'est pas le simple déchirement d'un mutisme fondamental ; que les mots, les phrases, les significations, les affirmations, les enchaînements de propo-

10 situations, ne s'adosent pas directement à la nuit première d'un silence ;
mais que la soudaine apparition d'une phrase, l'éclair du sens, le brusque
index de la désignation, surgissent toujours dans le domaine d'exercice
d'une fonction énonciative ; qu'entre le langage tel qu'on le lit et l'entend,
15 mais aussi déjà tel qu'on le parle, et l'absence de toute formulation, il n'y
a pas le grouillement de toutes les choses à peine dites, de toutes les
phrases en suspens, de toutes les pensées à demi verbalisées, de ce
monologue infini dont seuls émergent quelques fragments ; mais avant
tout – ou en tout cas avant lui (car il dépend d'elles) – les conditions selon
20 lesquelles s'effectue la fonction énonciative. Cela prouve aussi qu'il est
vain de chercher, au-delà des analyses structurales, formelles ou interpré-
tatives du langage, un domaine enfin affranchi de toute positivité où
pourraient se déployer la liberté du sujet, le labeur de l'être humain ou
l'ouverture d'une destination transcendante. Il n'y a pas à objecter,
25 contre les méthodes linguistiques ou les analyses logiques : « Que faites-
vous – après en avoir tant dit sur ses règles de construction – du langage
lui-même, dans la plénitude de son corps vivant ? Que faites-vous de cette
liberté, ou de ce sens préalable à toute signification, sans lesquels il n'y
aurait pas d'individus s'entendant entre eux dans le travail toujours repris
30 du langage ? Ignorez-vous que, sitôt franchis les systèmes finis qui rendent
possible l'infini du discours, mais qui sont incapables de le fonder et
d'en rendre compte, ce qu'on trouve, c'est la marque d'une transcen-
dante, ou c'est l'œuvre de l'être humain ? Savez-vous que vous avez
seulement décrit quelques caractères d'un langage dont l'émergence et le
35 mode d'être sont, à vos analyses, entièrement irréductibles ? » Objections
qu'il faut écarter : car s'il est vrai qu'il y a là une dimension qui n'appartient
ni à la logique ni à la linguistique, elle n'est pas pour autant la trans-
cendance restaurée, ni le chemin rouvert en direction de l'inaccessible
origine, ni la constitution par l'être humain de ses propres significations.
Le langage, dans l'instance de son apparition et de son mode d'être, c'est
30 l'énoncé ; comme tel, il relève d'une description qui n'est ni transcen-
dante ni anthropologique. L'analyse énonciative ne prescrit pas aux analyses
linguistiques ou logiques la limite à partir de laquelle elles devraient
renoncer et reconnaître leur impuissance ; elle ne marque pas la ligne qui
clôt leur domaine ; elle se déploie dans une autre direction, qui les croise.
35 La possibilité d'une analyse énonciative, si elle est établie, doit permettre
de lever la butée transcendante qu'une certaine forme de discours
philosophique oppose à toutes les analyses du langage, au nom de l'être
de ce langage et du fondement où il devrait prendre origine.

Foucault, *L'Archéologie du savoir*,
Paris, Gallimard, 1969, p. 155-156.